

G.-I. Gurdjieff, provoquer les esprits

par Julien Darmon

Figure hautement charismatique de la première moitié du XXe siècle, celui qui voulait qu'on se souvienne de lui comme d'un "maître de danse" déchaîne aujourd'hui encore la controverse. Très habile à confondre les indéliçats, sachant prêcher outrageusement le faux pour forcer ses disciples à se mettre en quête de la vérité, perçu par les observateurs de passage comme par ses élèves les plus proches, tour à tour, comme le détenteur d'une sagesse profonde ou comme un illusionniste machiavélique, Georges Ivanovitch Gurdjieff n'a pas fini de provoquer les esprits.

De celui que la postérité a fini par nommer simplement "Monsieur Gurdjieff", on a dit énormément de choses ; pour autant, plus les informations s'accumulent, plus il devient clair que, de cet étrange Caucasiens au regard magnétique, nous ne savons rien. La vie n'est réelle que lorsque "Je suis", ainsi s'intitule la troisième et dernière partie de son opus magnum, Du tout et de tout. Or, l'étude de sa biographie tourmentée donne le tournis, tant il semble se plaire à multiplier les masques et les identités contradictoires. La période la plus fascinante de sa vie, la plus environnée de merveilleux, est sans conteste sa jeunesse. D'elle, nous ne connaissons que ce qu'il a bien voulu en laisser transparaître à travers ses récits contradictoires où le factuel se noie dans l'allégorique et le burlesque. Né, selon les recoupements les plus cohérents, au début de l'année 1866 dans le quartier grec d'Alexandropol, ville arménienne alors située en territoire russe, près de la frontière turque, Gurdjieff entame son itinéraire spirituel au sein de l'Église d'Arménie. Au début des années 1880, après avoir échappé par deux fois à la mort, celui qu'on surnomme alors "Tatah" ou "le Basané" comprend qu'il est sur Terre pour percer le secret de la vie humaine et organique. De 1885 à 1907, il parcourt alors le Monde ancien, de la Crète au Tibet, d'Alexandrie aux confins du Caucase, en quête d'une tradition spirituelle authentique. À Constantinople et en Anatolie, il fréquente les tekkes ("monastères") de divers ordres soufis : les mevlevîs d'une part, héritiers du grand maître persan Djalâl al-Dîn Rûmî, plus connus sous le nom de "derviches tourneurs" ; les bektashis ensuite qui, par leur pensée cosmologique et leurs rituels, se rattachent aux cultes angéliques du Kurdistan rural. On sait que Gurdjieff, dans sa jeunesse, a été très impressionné par les rites d'un de ces groupes kurdes, les yézidis. Ces derniers, un des rares groupes non islamisés de la région, vénère l'ange suprême, Malâk Tawûs ou "Ange-Paon", à qui Dieu a délégué la direction du monde. L'identification de cet ange de lumière à Lucifer a valu aux yézidis le surnom extrêmement hostile d'"adorateurs du diable".

Il semble que Gurdjieff soit ensuite allé à Jérusalem tenter de rencontrer des cercles esséniens, ainsi qu'en Égypte.

Une initiation multiforme

Au début du XXe siècle, on croit retrouver sa trace dans les monastères des "Bonnets rouges". On surnomme ainsi les lamas de l'école bouddhique la plus ancienne du Tibet, les Nyingmapa, par opposition aux "Bonnets jaunes" de l'école réformée ou Gelugpa.

Ils se caractérisent par un enseignement tantrique et ésotérique très profond, à la symbolique souvent mortuaire. Mais la tradition de laquelle se réclame explicitement Gurdjieff est une mystérieuse "confrérie des Sarmoung", qui aurait été fondée à Babylone au milieu du troisième millénaire avant l'ère commune, aurait perduré en Asie centrale jusqu'à aujourd'hui et dont Gurdjieff aurait retrouvé la trace grâce à des manuscrits découverts dans un monastère d'Ani, l'antique capitale arménienne. Du point de vue historique, l'existence de ce groupe n'est attestée que dans les écrits de Gurdjieff lui-même. À partir de 1908, il s'installe en Russie et mène une double vie. D'une part il amasse une fortune confortable à travers des trafics divers : tapis, caviar, bétail...

De l'autre il se présente sous les traits outrés d'un instructeur en sciences surnaturelles, afin de tester la réceptivité du public russe. Simultanément, il élabore son propre système philosophique et symbolique et attire à lui son premier cercle de disciples : l'écrivain Ouspensky, auteur d'un *Tertium Organum* qui présente des affinités troublantes avec ses propres idées ; le médecin clinique et psychologue Stjoernval et son épouse ; le compositeur Thomas de Hartmann et son épouse Olga ; Alexandre et Jeanne Salzman ; ou encore le mathématicien Andrei Zaharoff. À ce groupe, dont l'effectif varie de six à trente, il transmet l'intégralité de son enseignement entre 1916 et 1920, notamment à l'été 1917, dans la station thermale caucasienne d'Essentouki, où est entreprise une session de six semaines d'expérimentation psychosomatique intensive qui restera comme l'événement fondateur de la diffusion de cet enseignement. C'est également durant cette période, à l'automne 1919, que le groupe reçoit un nom : l'Institut pour le développement harmonique de l'homme.

Un enseignement radical

L'enseignement qui est délivré sous l'égide de cet institut comporte deux aspects, l'un théorique, l'autre pratique, et l'équilibre entre les deux est déterminant pour comprendre la physionomie des différents groupes gurdjieviens qui apparaîtront par la suite. Le constat de principe est simple et radical : l'être humain, dans son état de veille habituel, est un être en sommeil qui n'atteint pratiquement jamais la conscience. L'homme est une machine qui réagit mécaniquement aux stimuli du monde extérieur, sans être maître ni du monde ni de lui-même. Il se trompe lorsqu'il dit "Je", parce qu'il ne possède en général pas ce point fixe et éternel d'où il pourrait envisager l'ensemble de son existence. Il n'est fait que de moi-s éparpillés, inconsistants et souvent contradictoires qui se manifestent au gré des circonstances. S'il n'atteint pas la conscience, cette multitude de personnalités qui l'habite se désagrège avec la mort, atteinte du même pourrissement que le corps.

Cet impermanence du moi, à laquelle seule l'habitude fournit un semblant de réalité, est une vérité observée aussi bien par le bouddhisme et le soufisme que par la philosophie européenne, d'Augustin à Husserl, en passant par Descartes, Hume, Kant et bien d'autres, bien que l'enseignement qui est dispensé sur ces penseurs passe systématiquement sous silence la portée existentielle et mystique de cette recherche d'un « Je » transcendantal.

Les quatre corps

Gurdjieff, à la suite de la majorité des systèmes religieux, identifie quatre niveaux de l'expérience humaine, quatre "corps" : le corps charnel, support des sensations ; le corps astral, support des émotions ; le corps mental, support des pensées ; et le corps causal, support de la volonté et de la (vraie) conscience. À partir de là, il définit quatre voies de travail sur soi-même pour parvenir à la conscience : la voie du fakir, qui consiste à devenir maître de son corps ; la voie du moine, qui travaille sur ses émotions ; la voie du yogi, qui enseigne la vacuité des productions intellectuelles ; et enfin la Quatrième Voie, ou "Voie de l'homme rusé", qu'il se propose d'enseigner au monde après l'avoir lui-même menée jusqu'à son terme. Contrairement aux trois premières, elle n'exige pas de se retirer du monde, bien au contraire : pour la suivre, il faut, au sein même de la réalité quotidienne, effectuer un travail de détachement vis-à-vis de son corps, de ses émotions, de ses pensées. Le "travail", ainsi que Gurdjieff nomme simplement sa méthode, commence par des "exercices de sensation" ou "rappel de soi" qui consiste à focaliser son attention sur différentes parties du corps, afin d'en obtenir une conscience détachée. À ce travail s'ajoutent rapidement d'autres exercices de maîtrise des émotions ou de calcul mental compliqué, l'étape la plus élevée consistant à effectuer simultanément cette focalisation de l'attention sur le corps, les émotions et les pensées, afin de déconstruire les automatismes qui affectent ces trois centres. Ce travail trouve son expression la plus complète dans les danses symboliques élaborées par Gurdjieff et De Hartmann. Celles-ci sont assez clairement inspirées des rituels soufis, et de nombreuses représentations furent par la suite mises sur pied, avec l'intention avouée de lever des fonds pour l'Institut. Les effets du travail sont aisés à deviner : épuisement physique et mental produisent des états de conscience modifiée permettant une perception dépersonnalisée du monde et de l'individu. La déconstruction de la personnalité est une donnée constante du travail, Gurdjieff imposant à ses élèves les tâches qui les rebutaient le plus, forçant les aristocrates à s'astreindre aux travaux les plus ingrats, privant de boisson les bons vivants et forçant les tempérants à boire des quantités phénoménales d'alcool. Au-delà de cette discipline simultanément fakirique, monastique et yogique, on trouve chez Gurdjieff un système symbolique d'une grande complexité, centré sur une compréhension de l'univers à partir de l'octave musicale et de l'ennéagramme. Ce dernier symbole synthétise la « loi de trois », qui régit l'éternité, et la "loi de sept", qui gouverne l'ensemble des phénomènes du monde. Riche en enseignements arithmétiques et harmoniques, ce symbole joue chez Gurdjieff un rôle analogue à l'arbre séphiroतिक chez les cabalistes ou à la croix de lumière chez les mystiques chrétiens ; et, comme eux, il a été abondamment récupéré par divers groupuscules occultistes ou parapsychologiques.

Des livres rares

Tout ce système théorique est décrit avec force détails dans les Fragments d'un enseignement inconnu d'Ouspensky, dont Gurdjieff approuva la publication.

En surimpression de ce symbolisme vient se greffer une riche mythologie, oscillant entre le profond et le grotesque, qui est développée dans les Récits de Belzébuth à son petit-fils. Truffé jusqu'à la moelle de néologismes abscons, c'est un livre provocateur : il offense les bonnes mœurs et le goût littéraire, mais peut aussi être

l'occasion d'un choc initiatique. Mais ces deux œuvres majeures, les Fragments et le Belzébuth, ne parurent que l'année de la mort de Gurdjieff, en 1949 ; durant les trente années qui précèdent, l'enseignement fut essentiellement oral. En 1922, alors qu'Ouspensky, qui s'est désolidarisé de la personne de Gurdjieff mais non de sa pensée, anime déjà à Londres des cercles d'étude à l'orientation clairement théorique, le maître fait acheter à Avon, dans la forêt de Fontainebleau, un ensemble de bâtisses dénommé Le Prieuré des Basses-Loges où se rassemblent quantité d'élèves ainsi qu'une foule d'émigrés russes. Une vie communautaire s'instaure, faite de travail et d'activités manuelles éprouvantes, qui attire curieux et enthousiastes de tous âges et de toutes classes. Parmi eux, on croise Alfred Richard Orage, brillant autodidacte britannique fondateur de l'influente revue *New Age*, ou Katherine Mansfield, écrivain néo-zélandaise de notoriété mondiale qui mourra au Prieuré, persuadée d'avoir gagné l'immortalité, ou tout du moins le repos de l'âme ; même Aleister Crowley, l'infâme occultiste anglais fondateur du satanisme moderne, y fut reçu quelques heures avant de se faire éconduire comme un malpropre. Jusqu'à sa fermeture en 1935, le Prieuré est le centre de l'activité gurdjieffienne. Orage commence, au début de l'année 1925, à enseigner aux États-Unis. Cette période est féconde autant que brouillonne : l'enseignement gagne chaque semaine de nouveaux adeptes des deux côtés de l'Atlantique, mais le maître est visiblement insatisfait. Il se brouille avec Orage et Ouspensky, navigue entre l'apparence du maître vénérable et mystérieux et celle du charlatan infréquentable. Alors que son enseignement est médiatiquement très exposé, il joue à brouiller les pistes, d'autant qu'il a commencé d'écrire *Du tout et de tout*. Après la fermeture du Prieuré, et en l'absence d'autre point de chute pour l'Institut, Gurdjieff s'installe à la fin des années trente dans un Paris bientôt soumis à l'occupation allemande. Là, dans son petit appartement, il pourvoit aux besoins des nécessiteux de tous bords grâce aux ressources du marché noir et inaugure un nouveau rituel, le « toast aux idiots ». Chaque soir ou presque, lors d'agapes surréalistes, chacun doit lever son verre aux quelque seize catégories d'idiots accessibles aux humains - Dieu étant l'Unique Idiot. À cette époque, le maître n'enseigne plus directement, se contentant en général de superviser de loin les groupes qui se réclament de lui. Quand il meurt, le 3 novembre 1949, il laisse derrière lui des centaines d'adeptes et une littérature abondante. Il a laissé une empreinte profonde dans la spiritualité contemporaine. De nombreux mouvements, des plus ouverts aux plus sectaires, s'en réclament ou recyclent ses idées. Son influence musicale, à travers De Hartmann puis Schaeffer, le fondateur de la musique concrète, reste son legs le plus précieux. En fin de compte, c'est bien en "Maître de danse" provocateur et éveilleur, que Gurdjieff aura marqué le plus durablement notre siècle.

À lire :

- ▶ **Gurdjieff parle à ses élèves**, éd. du Rocher.
- ▶ **Récits de Belzébuth à son petit-fils**, éd. du Rocher.
- ▶ **Rencontres avec des hommes remarquables**, éd. du Rocher.
- ▶ **La vie n'est réelle que lorsque « Je suis »**, éd. du Rocher.
- ▶ **Fragments d'un enseignement inconnu**, P. D. Ouspensky, éd. du Rocher.
- ▶ **Gurdjieff**, J. Moore, éd. du Seuil : la meilleure biographie parue.
- ▶ **Monsieur Gurdjieff**, Louis Pauwels, éd. Albin Michel.